

Gérard Laveau

L'Ange dans la maison

Tome I

Il fera nuit demain



Pour ma mère.

*Pour Mary-Thérèse, qui me permet d'écrire
cette histoire.*

« Dans un roman tout s'explique, même le plus mystérieux, surtout le plus mystérieux ; non seulement il s'éclaire, mais il éclaire tout le reste. Dans la vie de la route, le plus simple reste mystère. »

Jean Giono. L'Eau vive.

Les Chaumes, jeudi 2 septembre 2010

Elle pose son chiffon pour regarder le camion de l'épicier qui repart après avoir manœuvré dans l'impasse de la rivière. Comme d'habitude, il s'est détourné de la grande rue, juste pour cette maison avec sa véranda en bois. Il a klaxonné deux fois. Elle se tient à la fenêtre de sa chambre, celle qui donne sur la pente qui s'achève à la passerelle des pêcheurs. Cela fait seize ans qu'elle dort ici, depuis qu'elles ont dû laisser le Relais, la belle demeure des De Châtillon, l'hostellerie qui surplombait une des entrées du village des Chaumes. Aujourd'hui, un monticule de pierre et de poutres noircies, des débris de sommiers, qu'un bulldozer achève de débayer. Autrefois, la fierté de la Saône et Loire, l'adresse prisée des gastronomes, de Lyon jusqu'au Valais.

Elle a toujours regretté leur ancienne maison. Leur vraie maison, pense-t-elle. Elle la revoit au temps de sa splendeur, son apparence de gentilhommière. Le toit de

tuile bleue qui chapeautait la pierre de taille, l'adoucissant de la touche de l'aquarelle et les porte – fenêtres du restaurant ouvertes sur le vaste terre – plein flanqué d'un tilleul à chaque angle. Un jet d'eau jaillissait d'un triton en cuivre verdi, qui bruissait dans la vasque poreuse. Les platanes de l'allée étaient drus, le gravier ratissé chaque matin. Les buis aux feuilles vernissées, à la fraîcheur amère étaient taillés comme il convient. A la française. De part et d'autre de l'entrée, une rocaille disparaissait en partie sous les nappes de fleurs savamment agencées, aux dominantes de bleu et de jaune. Saponia, campanule, phlox et aubriète, Warley rose, Androsace, Arméria, lavande odorante et empanachée de guêpes dès le mois de Mai. Un paysagiste têtu veillait là-dessus, sous les ordres de Mary-Thérèse. La cadette, la dernière des De Châtillon, dont les obsèques ont eu lieu la veille.

L'air est doux dès le matin, il fera chaud vers midi, c'est toujours l'été en Saône et Loire. Il y a un peu de passage sur le chemin, des gamins qui vont taquiner le goujon, des couples quand le soleil se fait moins fort. Parfois, des têtes qui lui sont inconnues, des amateurs de pose bucolique qui ont loué une chambre chez l'habitant. Pour autant, il n'est pas question de Bed and Breakfast par ici. Pas encore. Plus haut, c'est la route de St Gengoux, la grande rue du village. Il y a deux semaines qu'elle a été cassée pour poser la conduite de gaz qui desservira Chalon. L'opportunité de se raccorder aurait intéressé Margaux De Châtillon,

la mère, qui était férue de progrès. La moitié de la chaussée reste d'un noir luisant, qui fait penser à du réglisse.

Il y a encore de la circulation en cette fin de vacances. Des touristes, des étrangers qui font le tour des églises romanes. Il y en a toujours eu. Des anglais et des hollandais, et pas mal d'allemands. Ceux-là ont des filles avec des mini-shorts effrangés et des coups de soleil, des autocollants contre le nucléaire sur leurs camping-cars. Elle se souvient que dans les années soixante dix, les mêmes ralentissaient quand ils découvraient l'ancien Relais des Chaumes et son parc, dignes de Maisons et Décors. Sur les pilastres du portail, une glycine retombait, qui enfouissait le panonceau émaillé : Halte recommandée par le Touring Club de France. On n'avait pas jugé utile de le démonter. Des couples se photographiaient devant l'entrée. Des mariages, parfois, prenant la pose comme devant un monument.

SI le Relais n'est plus, rien n'a vraiment changé depuis les années quarante. C'est tout juste si un lotissement s'est créé, une douzaine de maisons de plein pied – toutes semblables, mêmes portes à oculus, mêmes barrières façon cottage – dans la pâture où le cantonnier mettait son cheval. Des gens qui travaillent à Cluny, à St Gengoux, que le prix modique du terrain a attirés. Il y a quelques voitures de plus le matin et le soir, des visages nouveaux qu'elle entrevoit quand elle descend ramasser le courrier. Le bus des écoles s'arrête

à cinquante mètres, au carrefour avec la grande rue. Des gosses crient sur leurs vélos, le mercredi, et parfois l'un d'eux s'amuse à tirer la sonnette. C'est quasiment tout au chapitre des nouveautés. L'horizon reste immuable. A l'ouest, un vallonnement brumeux le matin. A l'est, des collines sous un ciel rouge le soir - signe de vent pour le lendemain – ou qui se découpent trop nettement, et là, ce sera la pluie. Au nord, comme au sud, une platitude de prés, et la rivière La Guille qui fait la couleuvre là-dedans.

Sur un demi-siècle, la population du village d'éleveurs a stagné. Il n'y a plus de gare depuis les années quatre vingt, plus de foire, et la moitié des commerces a disparu – il n'y en avait pas tant. Chacun prend sa voiture pour faire ses courses au supermarché Atac de Cluny. Voir plus loin, dans le val de Saône et la zone commerciale de Crèches. Quand le vent tourne, on entend venir de loin le TGV. Lancé à pleine vitesse, il déboule à travers la campagne. Poussant une masse d'air comme de l'orage.

Elle est une vieille chose, plate et sèche, qui se déplace sans bruit sur le parquet ciré, glissant sur ses patins en feutre. Cela fait si longtemps qu'elle s'habille pareillement. Un jean délavé dont elle s'obstine à marquer le pli, et par-dessus, la blouse en nylon bleu à rayures blanches. Aux pieds, des baskets. Des Nike depuis Noël. Elle est encore solide. C'est seulement dans sa tête que les choses ne vont plus très bien. Non qu'elle devienne sénile, mais voilà, elle se sent perdue.

Abandonnée. C'est la première fois en soixante ans qu'elle est livrée à elle-même.

La maison est à elle maintenant. C'était la volonté de Mary-Thérèse, qui a tenu bon en dépit qu'un cousin lointain s'était manifesté sur le tard et qu'il avait entrepris de la charmer. Un homme un peu gras, un peu cyclothymique, imprimeur de son métier et romancier à ses heures. Le parent retrouvé avait pris ses habitudes au déjeuner du samedi. Il ne venait jamais les mains vides – des fleurs ou un livre sur les chats, parfois une de ses œuvres à petit tirage – Il laissait entendre qu'il n'était pas contre l'idée de finir ses jours aux Chaumes et qu'ainsi, la maison pourrait rester dans la famille. Marythé l'écoutait comme elle écoutait tout un chacun. Elle ne le contredisait pas, même s'il disait une bêtise : La maison de la famille avait disparu pour de bon. Elle ne disait pas : non, elle avait son idée. Elle n'oubliait pas les intérêts de son Ange.

L'Ange – devenu vieille petite chose – s'assied à la table en face de la fenêtre. L'Ange sait que la journée sera interminable et que celles à venir ne vaudront pas mieux. Le silence et le vide sont autant d'étrangetés qui la font frissonner, courants d'airs sournois. Plus cruel encore, il y a cette idée que Mary-Thérèse serait quelque part dans la maison, qu'elle va apparaître sur le seuil d'une porte, l'appeler du bas de l'escalier. Le timbre de sa voix n'en finit pas de résonner dans son oreille.

« Crois-tu que ce soit bien raisonnable de reprendre un chat ? »

Elle l'a vue passer devant la fenêtre de la cuisine, ce matin même, alors qu'elle buvait sa chicorée à menues gorgées. Hier, au retour de l'enterrement, elle a entendu couiner la marche sous le pas menu de la cadette. Ces hallucinations la poignent comme autant de petits coups de couteau.

Elle dépendra les rideaux pour les laver, elle brosera les tapis des chambres lavera les carreaux de la cuisine, se promet-elle. Peut-être qu'elle sortira l'argenterie pour la passer au Miror. Ces lourds couverts ouvragés qui ne serviront plus jamais, mais qu'elle se rappellera, dressés sur une belle nappe empesée, d'un blanc éclatant, où miroitait la faïence de Charolles, où flamboyait un bouquet de roses dans son cristal. « Au Relais, la table est un plaisir de l'œil, qui donne une idée du bonheur à venir » écrivait le chroniqueur du Touring. Elle s'étourdira de travail, jusque tard dans la journée. Avec un peu de chance, elle sera si fatiguée qu'elle dormira comme une souche.

Elle savait bien que ce jour viendrait. Elle avait vu disparaître la mère puis la grande sœur et Mary-Thérèse, qui semblait avoir la vie chevillée au corps, Mary-Thérèse s'était affaiblie. Elle avait perdu de sa combativité, de son optimisme. Elle avait renoncé aux ballades dans la 206. Quand le chat noir était mort de sa belle mort, elle avait semblé soulagée. Un autre soir, le col du fémur avait lâché, elle était tombée dans la

salle de bains. Elle avait paru se remettre mais depuis son retour de l'hôpital, elle dormait mal, oppressée. L'Ange avait plaidé pour qu'elle retourne voir son cardiologue, mais elle n'avait pu convaincre Mary-Thérèse. Très âgée, fatiguée, mais qui commandait encore. Pour rien au monde, elle n'aurait voulu repasser par l'hôpital.

Et puis il y avait eu ce dernier dimanche, au début de l'après-midi. Mary-Thérèse avait pris place devant la télé pour regarder Dieu sait quoi. Un grand prix de formule Un, en fait. Tout comme sa mère, la vieille dame se passionnait pour ce cirque tonitruant. Si Margaux De Châtillon avait idolâtré Ayrton Senna, la cadette s'était rabattue sur l'allemand Schumacher. Elle le trouvait sympathique. Et gracieux, ses bonds de cabri après chaque victoire. On lui avait raconté que le quadrupède était l'emblème de sa Ferrari et que le pilote était tenu pour cela d'effectuer cette gymnastique. La petite créature à la blouse rayée était dans sa chambre, comme maintenant. Elle ravaudait. Quand elle était redescendue, le silence l'avait alertée. La télé restait éteinte. Elle avait couru jusqu'au salon, avait trouvé sa chère Mary-Thérèse affaissée dans son fauteuil, la commande toujours à la main. Elle semblait s'être seulement assoupie. C'était il y a trois jours. Une vie, une éternité.

L'Ange. C'était Mary-Thérèse qui l'avait baptisée ainsi quand elle l'avait recueillie pendant la guerre. Le nom asexué lui était resté. Autour d'elle, on avait pensé

que c'était un prénom. Il en était même qui disaient « bonjour, mademoiselle L'ange. » D'autres hésitaient. « Jeune homme ? » faisaient-ils, la regardant curieusement. Elle l'avait accepté, cet attribut divin. Elle n'avait pas oublié comment elle s'appelait en réalité mais le secret – jamais dévoilé, pas même à sa chère Mary-Thérèse – c'était devenu une minuscule chose dans ses intimes greniers, une momie de fruit creux, qui ne sentait plus rien, dont on ne pouvait dire de quel arbre c'était tombé.

L'Ange. C'est ce qui était venu aux lèvres de Mary-Thérèse, quand elle l'avait découverte. Elle avait murmuré cela avec une espèce d'extase. Mais était-elle si naïve, cette fière et désirable jeune fille qui aimait la peinture et les chérubins florentins au sexe replet ? Plus tard, n'avait-elle pas mené son enquête ?

De l'Ange qu'elle fut, elle garde les yeux gris, immenses, uniques. Ceux-là même qui ont séduit et terrassé. La vieille petite chose s'empare de la boîte en fer des biscuits LU. Il y a toutes sortes de choses dedans, auxquelles il faudra qu'elle se décide à mettre le feu avant qu'il ne soit trop tard. Une photo s'échappe. On y voit une route au beau milieu du désert et une minuscule voiture est perdue là-dedans, une Dauphine. Un bédouin, impassible.

Elle résiste à la tentation de se plonger là-dedans, range le cliché avec les autres et remet l'élastique qui les réunit. Tout au fond de la boîte – ultime sédiment de la mémoire – demeure cette enveloppe qui a jauni, dont

les angles sont devenus friables. Le rabat est scellé d'un bout de papier gommé. Elle le pince entre ses doigts, manière de s'assurer que cela tient encore. Pour l'essentiel, il suffit qu'elle sache que c'est là.

Sur le dessus de la boîte, il y a les cartes postales. C'est un paquet épais, qui fait couverture. Au début, c'était Mary-Thérèse qui les lui offrait. De temps à autre, elle en choisissait une sur le présentoir de l'épicerie-tabac. Les cartes, une trentaine, sont classées soigneusement. Les plus anciennes – du début des années quarante – sont typiques de ce que l'on trouve dans les brocantes. Du noir et blanc avec des contrastes appuyés. Des paysages vides de présence humaine, minéraux, où les arbres semblent dessinés d'une plume maniaque.

Ayant assujetti ses lunettes, l'Ange pose la première vue sur la table en acajou.

Les Chaumes (Saône et Loire). La gare.

I

Sous le couvre-feu

Le train est passé

Le sifflet de la locomotive déchira le soir brumeux des pâtures et l'instant d'après, c'était le grelot du passage à niveau qui se déclenchait. Il y avait donc bien un train à 18 H 50 en cette fin de semaine de l'automne quarante trois. Celui-ci arrivait de Cluny, ayant échappé aux sabotages, toujours plus nombreux et aux réquisitions de dernière minute de la Wehrmacht.

La machine était une vieille chose empanachée d'une nuée de mauvais charbon, que surplombait une cabine de conduite abrupte telle une guérite. Elle approchait le quai quand le chef de gare avait surgi, la casquette de travers, l'air d'être pris de court. Avant la guerre, c'était déjà une ligne peu rentable, qui ne servait vraiment que pour les jours de foire et qu'il était question de fermer. Ce jour là, il n'était que cette femme pour attendre le long des rails, juchée sur son vélo attelé d'une remorque. Un pied à terre, elle se déhanchait pour ne rien perdre de l'étonnante

apparition. Au demeurant, c'était un pauvre convoi, trois wagons aux fenêtres camouflées de bleu et un fourgon à marchandises. La ligne ne pouvait en supporter d'avantage, qui avait sauté plus d'une fois – lieu d'exercice pour le maquis plus qu'objectif stratégique – et dont les traverses avaient pourri faute d'entretien. Le convoi s'arrêta en ferraillant contre l'unique quai de la gare des Chaumes, Saône et Loire. Le chef de station pressa le pas vers la machine.

La femme sur son vélo ne bougea pas, attendant de voir. Mais pas une portière ne s'ouvrit, c'était comme s'il n'y avait personne là-dedans. Elle soupira. En fait, elle n'y avait pas cru vraiment, ni qu'un train monterait de Lyon ce jour là, ni que son homme serait dedans. Il devait la rejoindre avec son trésor dans sa valise, la moitié du cochon tué dans une ferme à maïs de l'autre côté de la Saône. Cela aurait pu être pire, voulut-elle se consoler. Elle était venue au rendez-vous sur la foi de ce que lui avait soufflée la ninie, la postière du village, commère redoutée mais qui savait beaucoup de choses. Le besoin de ravitaillement était tel qu'il fallait bien prendre des risques. Cela aurait pu être un traquenard et qui sait si elle ne se serait pas trouvée nez à nez avec un type de la Milice ? C'était des temps dangereux, même pour ceux qui ne faisaient pas la guerre.

Le chef de gare agita le drapeau qu'il avait tenu contre sa cuisse, tel un académicien avec son épée, et le train s'ébranla à nouveau, qui s'était à peine arrêté.